

Le Colonel Hoffmeyer (1778-1853)

Autor(en): **Moine, Virgile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **37 (1932)**

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-549837>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LE COLONEL HOFFMEYER

(1778-1853)

Le colonel Hoffmeyer (1778-1853)

par Virgile MOINE

docteur ès lettres, professeur à Saignelégier

Introduction

L'étude que nous présentons aujourd'hui constitue le premier portrait d'une série de biographies consacrées aux grands soldats de chez nous, biographies que nous nous proposons de publier au cours de ces prochaines années. Jusqu'à présent, seul, le général Voirol, de Tavannes, a acquis une juste célébrité. Mais Comman, Hoffmeyer, Theubet, Jaquet, Seuret, Gross, d'autres encore, qui, dans leur vie mouvementée, sur tous les champs de bataille de l'Empire, ont montré les vertus de notre petit peuple, sa bravoure, son endurance, sa ténacité, son courage, tous ces officiers jurassiens méritent d'être mieux connus.

Nous avons divisé en deux parties la biographie du colonel Hoffmeyer :

- a) enfance et période française ;
- b) période bernoise et suisse.

Grâce à l'amabilité d'un arrière-neveu de notre héros, M. L. Hoffmeyer, instituteur et maire à Bassecourt, nous avons obtenu deux sources précieuses de renseignements :

1. Un état de service, acte officiel émanant du gouvernement de la Restauration, suivi de commentaires, écrits de la plume même du colonel, vers 1840. Ce document est déposé à la cure de Bassecourt.
2. Un testament olographe, en possession de la famille Hoffmeyer.

Nous avons pu visiter la maison du colonel, gentilhommière campagnarde, avec grand portail qui a subi, depuis 80 ans,

diverses transformations. Elle se trouve à la lisière W. du village de Bassecourt, au N. de la bifurcation des routes de Glovelier et de Boécourt. Nous avons vu la croix de la légion d'honneur et des services en argent, en dépôt à la cure de Bassecourt, l'épée de salon, propriété de M. L. Hoffmeyer. Une médaille de Sainte-Hélène, attribuée à titre posthume, est en possession de la famille Gerspacher, à Delémont.

Nous remercions aussi M. Kurz, archiviste cantonal, qui nous a fourni une abondante documentation sur la carrière militaire et politique du colonel Hoffmeyer dans la République de Berne.

I. Enfance et période française

Jean-Baptiste Hoffmeyer naquit à Bassecourt le 3 janvier 1778, ainsi que l'atteste son état de service. Néanmoins, l'équivoque subsiste, car la pierre tombale de Bassecourt porte la mention : né à Bassecourt le 2 septembre 1775. Nous opinons cependant pour 1778, un document officiel étant toujours plus précis, et Hoffmeyer ayant été recruté en 1798, c'est-à-dire dans sa vingtième année.

Il était issu d'une famille d'agriculteurs, et si la chance ne lui avait souri, comme ses frères et ses sœurs (il y en avait encore 6 en 1853), lui aussi eût été paysan. Son enfance s'écoula sur les bords de la Sorne. Il reçut une excellente instruction, grâce au révérend père Ludolph, du couvent de Bellelay, desservant de la cure de Bassecourt. Frappé par l'intelligence de l'enfant, le bon père l'attira au presbytère et lui donna l'éducation que recevaient à Bellelay les nobliaux d'Alsace et de l'Evêché.

En 1793, Hoffmeyer entra dans l'administration. Il fut admis comme commis à la sous-préfecture de Delémont. D'un stage dans les bureaux de la République une et indivisible, il conserva une connaissance certaine des rouages administratifs, et surtout une fort belle écriture, légère, élégante, une de ces gracieuses écritures des scribes du XVIII^e siècle.

En 1798, la tempête s'abattant sur la vieille Suisse, les départements limitrophes, le Mont-Terrible, notamment, connurent les rigueurs de la conscription, des levées en masse, des réquisitions. Il fallait bien nourrir et étoffer les régiments en lutte avec Berne, puis avec la Suisse centrale. Hoffmeyer a vingt ans ; il possède une instruction dont bénéficient, dans le pays, quelques privilégiés seulement. Aussi à peine est-il incorporé à la 4^e compagnie du bataillon auxiliaire du Mont-Terrible, en 1798, qu'il est promu sergent-major. Sa carrière militaire se déroule rapidement. Voici son certificat de service.

4^{me} DIVISION MILITAIRE
Place de Nancy

RÉGIMENT DE MONSIEUR
4^{me} d'infanterie de ligne

CERTIFICAT DE SERVICE

Le conseil d'administration certifie qu'il résulte des registres du corps que Monsieur Hoffmeyer Jean Baptiste, major, né à Bassecourt, canton de Glovelier, département du Haut-Rhin, le 3 janvier 1778, a fait les services et campagnes ci-après détaillés.

Savoir :

Services	Campagnes
Sergent-major à la 4 ^e compagnie du bataillon auxiliaire du Mont-Terrible, le 4 août 1798	1798 } à l'armée du Rhin
Incorporé dans la 94 ^e ½ brigade devenue 94 ^e régiment le 10 février 1799	1799 } idem
Sous lieutenant le 17 avril 1801	1801 } à l'armée de Hanovre
Lieutenant le 2 mars 1804	1802 }
Capitaine le 1 ^{er} septembre 1806	1803 }
Passé au service de S. A. I. le grand-duc de Berg le 30 avril 1807	1804 }
Lieutenant colonel le 30 avril 1807	1805 } à la Grande armée
Major par décret impérial du 1 ^{er} novembre 1808	1806 }
Nommé au commandement provisoire de la place du Havre de Grâce le 8 février 1814	1807 }
Remis le commandement le 1 ^{er} mai 1814	1809 idem
Légionnaire le 14 avril 1807	1811 à l'armée d'Allemagne
Officier de la légion d'honneur le 22 juin 1811	1812 en Russie.
Venu au 4 ^e de ligne le 1 ^{er} juillet 1814 pour concourir à l'organisation du régiment de Monsieur, où il a obtenu sa retraite le 22 juillet 1814. Le dénommé ci-dessus se retire à Nancy.	

Blessures.

A eu le bras droit emporté par un boulet le 28 9bre 1812 à la Bérésina. Cet officier s'est particulièrement distingué à la bataille d'Ostrolenka, en Pologne, ce qui lui a valu la décoration de la légion d'honneur. Il s'est trouvé aux batailles d'Austerlitz, d'Iéna, à la prise de Lubeck, etc., etc.

Fait à Nancy le 28 septembre 1814. Signé, LARMIE, sergent-major, DUPIN, capitaine, ROCHARD, chef de bataillon, GELIBERT, colonel.

Vu par le sous-inspecteur
aux revues de la 4^e div. milit.

Sig. : MATHIS.

Hoffmeyer a donc vécu toute l'épopée impériale, cette épopée qui tient à la fois du fantastique, du romanesque, du tragique, du surhumain. La carrière militaire du jeune Jurassien commence

dans un bataillon auxiliaire, sorte de bataillon de recrues ou de garde nationale que constitue chaque département. En 1799, le bataillon du Mont-Terrible, qui groupe toutes les recrues de l'ancien Evêché, est versé au 94^e de ligne, qui venait justement de se distinguer, dans la bataille de Zurich, par une brillante défense des ponts de la Linth contre les Autrichiens. Le 94^e s'était couvert de gloire, sous les ordres de Sault, le futur général. Mais, comme la gloire militaire se paye par un tribut sanglant, le pauvre régiment, anémié, avait besoin de forces jeunes. Ce fut le Jura qui les lui fournit.

Hoffmeyer fit sa première campagne à l'armée du Rhin. Les commentaires qu'il écrit de son état de service se composent de quinze pages seulement. Il comptait bien, rentré dans son pays, écrire par le menu le récit de ses aventures. Jour après jour, avec cet esprit méticuleux propre au soldat et à l'ancien scribe, il avait noté les événements. Malheureusement, en 1812, dans la retraite de Russie, il perdit ses précieuses notes. Vers 1840, confiant en sa mémoire, il écrivit des commentaires de son état de service, pâles, ternes, impersonnels, reflétant l'influence des historiens et des annalistes de l'époque, de Thiers notamment, bien qu'Hoffmeyer s'en défende fort. Voici ce qu'il écrit à ce sujet :

« Dans l'état de paix où nous vivons depuis un quart de siècle, les militaires qui jeteront un coup d'œil sur mon état de service trouveront sans doute que mon avancement a été extraordinairement rapide, puisqu'en moins de dix ans j'ai franchi tous les grades, depuis celui de sous-officier jusqu'à celui de major chef de régiment. Mais ils seront moins étonnés s'ils veulent bien se reporter aux événements prodigieux qui caractérisent la grande époque comprise dans mon état de service, à l'état de guerre permanent où était l'Europe, aux batailles mémorables qui nous conduisirent dans toutes ses capitales, aux grandes pertes d'officiers qui en résultaient non seulement par le feu et le fer de l'ennemi, mais par les fatigues attachées à ces campagnes extraordinaires, campagnes si vives, si actives qu'elles ne duraient parfois que quelques mois, comme celle d'Autriche en 1805, et qui obligèrent un grand nombre d'officiers à demander leur retraite avant l'âge ordinaire, ce qui arriva surtout pendant la meurtrière campagne de Pologne dans l'hiver de 1806 à 1807 ; avec cela l'avantage que j'ai eu de jouir d'une excellente santé qui me permit d'assister à tous les combats, à toutes les grandes batailles auxquelles prit part mon régiment ; première condition d'avancement dans ce temps-là, car l'empereur Napoléon s'était fait la règle de n'en accorder qu'aux officiers présents sous les drapeaux, joint au bonheur plus rare encore de n'avoir reçu de blessure grave dans toutes ces sanglantes affaires que celle qui m'a privé du bras droit et qui m'arrêta dans ma carrière militaire. »

Au sujet de la perte de son journal, Hoffmeyer s'exprime ainsi :

« Ayant perdu dans la campagne de Russie mes cartes et tous mes papiers, renfermés dans mon fourgon de régiment, qui resta à la fameuse montée en deça de Vilna, que l'artillerie et les bagages de l'armée ne purent franchir, faute de clous à glace pour les chevaux, je ne puis retracer les événements militaires auxquels j'ai pris part qu'en raccourci et à grands traits. Les dates précises, les détails des marches, des combats, des batailles, consignés dans mon journal sont maintenant effacés de ma mémoire, perte d'autant plus regrettable pour moi que ce journal, que j'avais tenu avec le plus grand soin jour par jour depuis mon entrée en service, devait me rappeler les épisodes les plus intéressants de ma vie militaire, à une époque si fertile en grands événements, et me servir à rectifier non seulement les erreurs matérielles que j'ai remarquées dans des relations d'ailleurs estimées, mais encore les faux jugements inspirés par la passion ou l'ignorance des faits à des historiens militaires et politiques de grande réputation, projet pour l'exécution duquel j'avais l'intention de rédiger moi-même un ouvrage où j'aurais passé en revue les actions mémorables auxquelles j'ai assisté comme acteur et témoin oculaire. »

Hoffmeyer est laconique sur la campagne d'Allemagne. Vraisemblablement, il doit l'avoir faite avec un corps de réserve, ou comme sous-officier chargé d'une tâche administrative.

« Entré fort jeune dans les bureaux de l'administration du district de Delémont, en 1793, au moment de notre réunion à la France, je fus appelé au service militaire par la loi de conscription en 1799, au moment critique, où les armées ennemies occupaient Zurich et la Suisse orientale, Souvarow à leur tête, et menaçaient d'envahir la Suisse par sa frontière la plus faible.

Nommé sous-officier dans le bataillon auxiliaire de mon département (le Mont-Terrible) et incorporé avec ce bataillon dans la 94^e demi-brigade qui venait de se distinguer dans plusieurs combats livrés au passage de la Linth, sous les ordres des généraux Soult et Molitor, je fis mes premières armes en 1800, à la grande armée du Rhin commandée par le général Moreau qui, après avoir battu les Autrichiens successivement à Engen, à Stockach, à Mœskirch, au passage du Danube à Dillingen, à Neubourg, à Fuessen sur la frontière du Tyrol dans la campagne d'été, à Hohenlinden, à Salzbourg dans la campagne d'hiver, arriva aux portes de Vienne et força l'empereur d'Autriche à signer la paix de Lunéville, suivie bientôt après de la paix générale. Promu au grade de sous-lieutenant à la fin de cette campagne, la 94^e demi-brigade où je continuai à servir occupa des garnisons dans la Belgique jusqu'en 1803, à la rupture par l'Angleterre du traité d'Amiens, époque à laquelle fut formée une armée pour l'occupation du Hanovre sous les ordres du général Mortier et dont la 94^e demi-brigade, qui prit quelques mois après le nom de 94^e régiment, fit partie. »

Promu au grade de sous-lieutenant le 17 avril 1801, le jeune Jurassien tournait le dos à la basoche et à l'administration et s'engageait à servir, servir indéfiniment. Après deux monotones années de garnison en Belgique, son régiment, le 94^e, fut incorporé à l'armée de Hanovre, dont la mission était de s'emparer du petit Etat allemand dépendant de la couronne d'Angleterre. Hoffmeyer servit sous les ordres du général Mortier, un Français du Nord, « fort brave homme, mais que mène sa femme », comme le jugeait Bonaparte. Hoffmeyer vécut trois ans au Hanovre, de la douce et médiocre vie des camps, dans l'indolence et le *far niente* des armées d'occupation ; il en profita pour augmenter ses connaissances de l'allemand, ce qui contribua plus tard à son avancement rapide. Le 2 mars 1804, il fut promu au grade de lieutenant, après avoir accompli la période réglementaire de trois ans en qualité de sous-lieutenant. Ici se place un événement qui fit impression sur notre jeune Jurassien. Ce souvenir, évoqué encore après quarante ans avec fougue, décèle la marque qu'il imprima sur Hoffmeyer : le couronnement de Napoléon empereur, le 2 décembre 1804. Avec une ferveur et une admiration — quasi religieuses — que nous ne pouvons plus comprendre aujourd'hui, notre lieutenant assista au sacre.

« En 1804, je fus nommé, étant lieutenant, membre de la députation de mon régiment envoyée à Paris pour assister au couronnement de l'empereur Napoléon, qui eut lieu le 2 décembre. Ces députations de tous les corps de l'armée auxquelles se joignirent des députations civiles envoyées de tous les cantons de l'Empire, se composaient pour l'infanterie d'un officier de chaque grade, colonel, chef de bataillon, capitaine et lieutenant, de quatre sous-officiers et de huit soldats ou caporaux, en tout seize hommes par régiment qui reçurent pour leurs corps respectifs les nouveaux étendards à l'aigle impériale distribués par l'empereur dans une imposante cérémonie militaire qui eut lieu au champ de Mars. Quelques jours auparavant, l'empereur avait passé dans la grande galerie de Diane au Louvre une revue de toutes les députations militaires dans laquelle il adressa la parole avec beaucoup d'affabilité, à tous les officiers qui défilèrent ensuite à la tête de leur peloton devant l'empereur assis sur son trône, entouré du Sénat et des grands officiers de l'Empire, spectacle vraiment brillant et grandiose. »

Mais sous l'Empire l'indolence des garnisons était de brève durée. En 1805, le canon tonnait de nouveau. L'Angleterre, l'Autriche et la Russie s'étaient coalisées contre la France. L'armée de Hanovre fut dissoute et englobée dans la Grande armée, où elle constitua le 1^{er} corps, sous les ordres de Bernadotte, l'ancien sergent-major des armées du roy, qui finira, après avoir trahi Napoléon, sur le trône de Suède. La campagne de 1805, que le génial

capitaine gagna « avec les jambes de ses soldats » est trop connue pour que nous les décrivions ici. Hoffmeyer la dépeint sobrement, réminiscence de Thiers :

« En 1805, l'Autriche étant entrée avec la Russie dans la nouvelle coalition (sic) suscitée par l'Angleterre contre la France, l'armée du Hanovre commandée alors par le maréchal Bernadotte forma le 1^{er} corps de la Grande armée et exécuta cette belle manœuvre qui la porta par des marches forcées à travers l'Allemagne, par Cassel, Fulde, Wurzburg, Anspach, Eichstaedt, Ingoldstadt sur Munich, pour séparer l'armée autrichienne établie autour d'Ulm, de l'armée russe qui arrivait à son secours et dont l'avant-garde était déjà sur l'Inn, manœuvre qui eut pour résultat la prise ou la destruction totale de l'armée autrichienne cernée dans Ulm. Le corps auxiliaire russe qui s'était avancé jusque sur l'Inn sous le commandement de Kutuzoff, se mit en retraite précipitée et ne put être atteint sur la rive droite du Danube qu'à Amstetten, et sur la rive gauche qu'à Hollabrunn, où eut lieu une affaire d'arrière-garde sanglante, après laquelle ce corps qui aurait dû être entièrement pris parvint à se réunir à la grande armée russe sous l'empereur Alexandre, vers Olmutz. »

Le 2 décembre 1805, la Grande armée est devant Austerlitz. Elle a marché à une allure extraordinaire, que n'a connue encore nulle autre troupe. Hoffmeyer note laconiquement : « Le 1^{er} corps, qui venait de faire en deux jours le trajet d'Iglau à Brunn... » La distance entre ces deux villes est de 100 km., soit des étapes de 50 km. Et si l'on songe au volumineux et pesant chargement des grognards, on imagine aisément la somme de fatigues et de souffrances que représente la victoire d'Austerlitz...

Hoffmeyer a combattu à Austerlitz au premier rang ; ses souvenirs en sont plus vivants, plus personnels, et la description qu'il nous donne de la bataille est animée et colorée.

« A Austerlitz, le 2 décembre 1805, le premier corps, qui venait de faire en deux jours le trajet d'Iglau à Brunn, eut son ordre de bataille au centre ; marchant en colonnes par bataillons serrés en masse, notre division commandée par le général Drouet rencontra la garde impériale russe déployée en avant du village de Kresnowitz (le mot a été ajouté après coup au crayon, par Hoffmeyer), ayant ses havresacs à terre derrière elle ; nos bataillons sans s'arrêter pour se déployer et pour faire feu, abordèrent au pas de charge la ligne russe sous un feu épouvantable de mousqueterie et d'artillerie, qui n'atteignit pourtant dans notre régiment que 150 hommes, et la culbutèrent dans un ravin, abandonnant ses havresacs et ses canons. Ceci se passait sous les yeux des trois empereurs, de l'empereur Napoléon qui avait paru lui-même un instant à la tête de la division Drouet pour lui indiquer sa direction, et des empereurs de Russie et d'Autriche, qui étaient vis-à-vis, sur une hauteur en avant d'Austerlitz ; dans ce moment, les chevaliers-gardes formant la réserve russe, du grand-duc Constantin, s'ébranlèrent pour arrêter l'élan de nos bataillons et les charger.

mais ne pouvant les entamer, ils eurent l'audace de passer dans nos intervalles de bataillons en essayant notre feu pour attaquer derrière nous un groupe de cavalerie formant l'escorte de l'empereur Napoléon, groupe qui reçut la charge et la repoussa, et où le général Rapp fut blessé de notre côté et le prince Reprin pris, du côté des Russes ; c'est cette action que l'on voit représentée sur le premier plan du célèbre tableau de la bataille d'Austerlitz, peint par Gérard. Nos chefs coururent de grands dangers dans la charge audacieuse et inattendue de la cavalerie russe, en ce que nos bataillons pleins, ne leur offrant pas comme un carré, de vides au centre pour les recevoir avec leurs chevaux, ils furent exposés à être renversés et pris dans nos intervalles de bataillons. J'étais alors lieutenant de grenadiers, et fus nommé capitaine à la fin de cette année. »

Sa promotion au grade de capitaine date du 10 septembre 1806. On lui confia le commandement de la compagnie des grenadiers du 94^e. Les grenadiers, on le sait, constituaient une troupe d'élite, formée d'hommes de haute taille, composant la compagnie N^o 1 de chaque régiment. C'est à eux que revenaient en partage les opérations périlleuses et délicates, en langage militaire, les « coups durs ». Il faut qu'Hoffmeyer ait été sans conteste un officier de valeur, un brave à toute épreuve, pour qu'on lui confiât le commandement de semblable unité.

A peine l'Autriche avait-elle été terrassée, à peine Hoffmeyer avait-il étrenné de nouvelles épaulettes qu'une campagne nouvelle surgissait contre la Prusse. Le 1^{er} corps, que commandait toujours Bernadotte, se rendit en Thuringe. Mais son rôle y fut nul. Tandis que Soult et Augereau, vers Iéna, étaient aux prises avec une armée prussienne, et qu'au nord, vers Auerstaedt, Davout faisait des prodiges d'héroïsme, Bernadotte, entre les deux groupements, avec son 1^{er} corps, dans lequel se trouvait le capitaine Hoffmeyer, attendait... de cueillir les lauriers seul ! Il avait même pris, affirmement des écrivains militaires sérieux, notamment le colonel Revol dans *l'Histoire de l'armée française*, certaines mesures pour battre seul l'ennemi, sans l'appui de camarades d'armes. Napoléon, à ce sujet, n'est pas tendre ; en 1809, il écrivait : « Bernadotte a manqué me faire perdre la bataille d'Iéna. » Hoffmeyer relate bien la passivité du 1^{er} corps, mais il l'attribue plutôt aux difficultés du terrain :

« Dans la campagne de Prusse qui s'ouvrit dans l'automne 1806, mon régiment combattit à Schleitz, à Iéna, à Halle, à Lübeck ; à Iéna, le premier corps, retardé par le passage de la Saale à Dornburg, ne put joindre à temps l'ennemi qui disparaissait devant lui, à mesure qu'il avançait ; mais deux jours après, à Halle, il eut l'occasion de prendre sa revanche sur la réserve prussienne, qui déjà démoralisée par la perte de la grande bataille qu'elle connaissait, fut attaquée tête baissée et dispersée en un clin d'œil. »

Nous sortirions du cadre de ce travail en essayant de résoudre les controverses au sujet du rôle de Bernadotte dans la campagne de Thuringe. Quoi qu'il en soit, le 1^{er} corps prit sa revanche quelques jours après. Il fut chargé de poursuivre l'armée prussienne qui fuyait vers le nord. Hoffmeyer expose clairement les opérations de poursuite :

« Tous ces corps prussiens battus à Iéna, à Auerstaedt, à Halle, avaient leur ligne de retraite sur les places fortes de l'Oder, mais par les habiles manœuvres de l'empereur Napoléon qui précédèrent la bataille, l'armée française avait été mise en position d'y arriver avant l'armée prussienne ; aussi, la grande masse de celle-ci ne pouvant atteindre ces places, se jeta dans le Mecklembourg dans l'espoir de gagner un port sur la Baltique et d'y avoir le temps de s'y embarquer pour rejoindre le roi sur la Vistule. Le premier corps fut mis à sa poursuite de Brandebourg par Nauen, Oranienbourg, sur Preslow, à la suite de la cavalerie du prince Murat, qui prit dans cette dernière ville le corps commandé par le prince de Hohenlohe ; après cette prise, le premier corps fut tête de colonne à gauche, de Templin sur Lichen et Strelitz, et fut obligé de faire pendant une dizaine de jours de poursuite des marches forcées pour ne pas perdre la piste de ces débris prussiens qui employaient toutes les ruses de guerre pour nous cacher leurs mouvements et tâcher de s'esquiver entre nos colonnes, faisant dans ces vastes plaines couvertes de petits lacs des crochets comme le lièvre poursuivi par le chasseur ; mais refoulés dans le cul de sac formé par l'Elbe, la mer et le territoire neutre du Holstein, ils ne purent éviter la catastrophe qui les attendait à Lübeck, ville libre dont ils s'emparèrent et armèrent les vieux remparts, espérant encore pouvoir y tenir assez de temps pour s'embarquer sur la Trave, et gagner la mer à Travemunde. L'attaque eut lieu le matin du 6 novembre, et le 94^e régiment entra le premier de vive force et après une résistance sanglante dans la ville, dans les rues de laquelle il eut plusieurs combats à livrer pour s'en rendre entièrement maître. »

Bien que capitaine de grenadiers, Hoffmeyer n'avait rien d'un reître. A plusieurs reprises, il fit preuve de sentiments délicats. Dans l'affaire de Lübeck, il est heureux de sauver la vie à plusieurs prisonniers :

« Là j'eus l'occasion de sauver la vie à plusieurs prisonniers, officiers et soldats prussiens, qui se rendirent à moi dans les rues et sur les remparts ; le lendemain, à Schwartau, village danois, le corps prussien qui s'était défendu en désespéré, le seul qui tint encore la campagne, se rendit prisonnier, Blücher à sa tête, au nombre de 22.000 h., la plupart de cavalerie ; au nombre des généraux prisonniers se trouvait le fameux duc de Brunswick, qui fut tué depuis à Waterloo. »

Le combat de Lübeck permit à Hoffmeyer d'émettre dans son commentaire une hypothèse, reposant sur une observation person-

sonnelle, hypothèse intéressante, et qui soulève un problème d'histoire générale. Il concerne l'accès du maréchal Bernadotte au trône de Suède, accès auquel nul ne s'attendait, et qui étonna tous les contemporains. Vingt généraux eussent mérité la couronne scandinave avant cet ancien sous-officier des armées royales, Méridional âpre, sans instruction, sans distinction native. Voici la remarque intéressante d'Hoffmeyer :

« A cette affaire de Lübeck, il se passa un événement qui par sa singularité et les suites qu'il a eues, mérite d'être connu. La Suède, gouvernée par Gustave-Adolphe IV, était en guerre avec la France, mais ses troupes n'avaient encore paru sur aucun champ de bataille, lorsque ce roi, si connu par la bizarrerie de son caractère et qui fut forcé d'abdiquer par ses sujets en 1809, s'avisa d'envoyer sur le continent un petit corps d'armée qui vint occuper le duché de Lauenbourg, situé à la rive droite de l'Elbe et dépendant du Danemark ; la Prusse s'étant un instant rapprochée de la France, après la bataille d'Austerlitz, Gustave-Adolphe irrité contre le roi lui déclara aussi la guerre et ordonna à son petit corps d'armée d'agir hostilement contre cette puissance. Mais à cette époque si fertile en événements, ceux-ci se succédaient si rapidement que la Prusse changeant de système et ayant déclaré la guerre à la France se trouva battue et pour ainsi dire anéantie avant d'avoir pu rétablir ses relations de paix avec la Suède ; dans ces circonstances, Blücher, refoulé l'épée dans les reins sur Lübeck à travers le Mecklembourg, tombe avec son corps d'armée au milieu des Suédois ses ennemis quoique défendant la même cause ; ceux-ci étonnés d'une si brusque déconvenue qui allait les atteindre eux-mêmes et cherchant, mais trop tard, à s'y soustraire, réunirent à la hâte quelques bâtiments de commerce sur lesquels ils s'embarquèrent et firent voile pour gagner la Baltique, par la rivière de la Trave qui traverse Lübeck et a son embouchure dans cette mer à Travemunde ; mais le vent favorable leur ayant manqué, ils restèrent en panne dans le canal ; c'est dans cette situation qu'ils furent surpris à la pointe du jour du 6 novembre par nos voltigeurs étonnés eux-mêmes de rencontrer un nouvel ennemi, auquel ils ne songeaient nullement et qui se rendit à la première volée de canon tirée sur les vaisseaux. A la tête de ces troupes se trouvaient plusieurs officiers supérieurs appartenant aux premières familles de la Suède qui furent traités avec beaucoup de courtoisie selon son habitude par le maréchal Bernadotte, et c'est certainement aux relations qui s'établirent entre ces personnages dont quelques-uns appartenaient à la cour de Suède, que le maréchal Bernadotte dut plus tard d'être appelé à la couronne de Suède qu'il porte maintenant. »

A Lübeck, notre Jurassien eut une grosse joie : il fut proposé par son colonel pour la décoration de la Légion d'honneur. Le nouvel ordre datait de 1804 ; les chevaliers étaient rares, et le capitaine Hoffmeyer dut être fier de se sentir proposé pour cette dis-

tion éclatante. Mais il dut constater qu'il y a loin de la coupe aux lèvres... Il était proposé, son tour devait venir plus tard.

Au début de janvier 1807, la poursuite dans les marais du Mecklembourg était terminée ; l'armée prussienne, défaite, n'existait plus. Napoléon se tourna contre la Russie, qu'il vainquit à Eylau et à Friedland. Par décision impériale, une division de grenadiers venait d'être formée à Berlin, sous les ordres du général Oudinot, un Lorrain de Bar-le-Duc, que Bonaparte louait pour ses vertus et raillait pour son sens tactique, Oudinot, qui reçut 55 blessures, et que Napoléon qualifiait ainsi : « Un brave officier, mais *di poca testa*. » Hoffmeyer et sa compagnie de grenadiers quittèrent pour toujours le 94^e de ligne, auquel il avait appartenu pendant 7 ans, faisant quatre campagnes sous son drapeau.

A la fin de janvier 1807, Hoffmeyer se trouve en Pologne, aux environs de Kalisch, pour couvrir le flanc droit de la Grande armée, engagé dans les marais de la Prusse orientale. Les troupes françaises souffrent atrocement du froid, de la faim, des privations. Hoffmeyer n'y fait pas allusion. Et pourtant, des corps entiers vécutent, pendant des semaines, de quelques pommes de terre ; le pays avait été vidé, ravagé méthodiquement par le Russe. C'est vraisemblablement à cette époque qu'Hoffmeyer s'attache une ordonnance polonaise, serviteur fidèle, dévoué, qui accompagna son maître pendant plusieurs campagnes, et le suivit à Bassecourt, où la tradition, dans la famille Hoffmeyer, désigne encore une chambre, dans l'ancienne maison du colonel, sous le nom de « chambre du Polonais ». Le 16 février, la fameuse division de grenadiers se battit à Ostrolenka. Hoffmeyer en fait une description pittoresque :

« Après la prise de Lübeck qui termina la campagne de Prusse, je fus proposé par le colonel de mon régiment pour la décoration de la Légion d'honneur et détaché avec la compagnie de grenadiers que je commandais, sur Berlin, pour faire partie de la division connue sous le nom de grenadiers réunis qui s'organisa dans cette ville pour la campagne de Pologne, sous le commandement du général Oudinot ; à la fin de janvier 1807, cette division cantonnée aux environs de Kalisch fut envoyée sur la Narew, rivière qui se jette dans le Bug, et celui-ci dans la Vistule, au-dessous de Varsovie, afin de couvrir cette ville et le flanc droit de la Grande armée contre les corps ennemis qui pouvaient venir de la Volhynie. Le 16 février, huit jours après la sanglante bataille d'Eylau, la division occupait la petite ville d'Ostrolenka et prit position en demi-cercle autour de la ville, les deux ailes appuyant à la Narew, pour recevoir l'attaque d'un corps russe, qu'on savait en marche pour venir s'emparer du pont que nous défendions, et menacer Varsovie ; en effet, à la pointe du jour, la division fut brusquement attaquée par des forces plus que quadruples des nôtres ; le régiment provisoire auquel ma compagnie appartenait for-

mait l'extrême-droite ; il ne fut d'abord attaqué que mollement, le principal effort des Russes s'étant porté contre le centre de notre faible ligne, lequel fut forcé et refoulé dans la ville dont l'ennemi atteignait déjà les premières maisons ; en ce moment décisif, notre commandant de régiment, Monsieur le major Jamin, maintenant lieutenant général, membre de la Chambre des députés, nous fait faire demi-tour à droite et marcher au pas de charge, la bayonnette croisée, sur la colonne russe victorieuse, qui encore un peu en désordre par l'effet de l'effort qu'elle vient de faire, et atterrée à la vue des bonnets à poil de nos grenadiers, se pelotonne pour recevoir notre choc qu'elle ne peut soutenir, et nous abandonne le terrain couvert de ses morts et blessés. Nous nous trouvâmes un instant pêle-mêle au milieu de cette troupe enfoncée dont une partie s'enfuit et l'autre se jeta à genou ou se coucha le visage contre terre, selon une ancienne habitude des Russes qu'ils ont contractée en combattant contre l'impétueuse cavalerie des Turcs, leurs vieux ennemis. Dans cette mêlée, je reçus des contusions, dont je porte encore une marque au genou gauche, et là encore, j'eus l'occasion de sauver la vie à beaucoup de ces malheureux Russes qui furent prisonniers. Après ce coup de vigueur, l'ennemi, quoique conservant toujours une grande supériorité sur nous, cessa ses attaques, mais pour nous empêcher de l'attaquer lui-même, il se couvrit de sa nombreuse artillerie qui nous fit beaucoup de mal, et tua entr'autres le général Campana, commandant une brigade d'infanterie qui venait à notre secours, et à la vue de laquelle l'ennemi se mit en retraite, poursuivi vivement jusqu'à la nuit. Le terrain sur lequel nous combattîmes est le même qui est devenu si célèbre depuis, par la bataille d'Ostrolenka, livrée en 1831 par l'armée russe sous Diebisth à l'armée polonaise commandée par Skzynecki et dont celle-ci, quoique s'étant battue héroïquement, ne put se relever parce qu'elle perdit ses meilleurs officiers supérieurs et les cadres de ses vieilles troupes. »

Hoffmeyer évoque une des émotions les plus douces de sa vie militaire :

« A la suite de cette brillante affaire (Ostrolenka) où j'eus l'occasion de me distinguer, toute la division d'Oudinot fut appelée au quartier impérial établi alors au château de Finkenstein, où elle fut passée en revue par l'empereur qui, remarquant la bonne tenue, le bel aspect de ma compagnie de grenadiers et les vides que la guerre avait faits dans ses rangs, surtout parmi les sous-officiers, m'adressa la parole avec ce ton de bienveillance qui avait tant de prix, me fit plusieurs questions sur les affaires où j'avais fait ces pertes, notamment sur la dernière et m'annonça qu'il m'avait nommé chevalier de la Légion d'honneur. »

Quelques jours après, la division Oudinot étant transférée à Marienbourg, sur la basse Vistule, Hoffmeyer fut promu au grade de chef de bataillon et détaché au service de Murat, le grand-duc de Berg, chef de la cavalerie impériale, et qui avait besoin d'offi-

ciers supérieurs sachant parfaitement l'allemand pour instruire et commander les troupes levées dans le duché. Le duché de Berg, création artificielle, et que Napoléon avait donné à Murat (qui ne savait pas un mot d'allemand !) en récompense de ses exploits guerriers, comprenait le bassin de la Ruhr et quelques cités du Rhin inférieur.

Ainsi, en moins de 10 ans, Hoffmeyer avait conquis une belle situation militaire. A 25 ans, il était sous-lieutenant ; à 26 ans, lieutenant ; à 28 ans, capitaine ; à 29 ans, chef de bataillon et décoré de la Légion d'honneur. Avancement fort rapide. Dans les milieux non avertis, on confond volontiers la République et l'Empire dans leur organisation militaire. La première a permis de fulgurantes carrières : Bonaparte est général d'armée à 27 ans ; Masséna, Marceau, Hoche, Murat, Mortier, Ney, Victor, Oudinot, d'autres encore, arrivent à commander des divisions, dans la trentaine. Mais depuis 1800, les grades moyens (capitaines, commandants et colonels) sont encombrés, et les officiers subalternes piétinent. Ceux qui, avant 1798, n'ont pas eu l'occasion de se distinguer, restent dans l'ombre. Le colonel Revol caractérise ainsi la Grande armée : généraux et colonels très jeunes, de la génération de Bonaparte, qui conserveront leurs fonctions jusqu'en 1814 : commandants d'âge moyen, vieux officiers subalternes. On assiste à ce curieux spectacle d'avoir des commandants d'armée et de division de 35 à 45 ans, des commandants de bataillon de 30 à 45 ans, des capitaines de 30 à 55 ans, et des lieutenants de 25 à 55 ans. Alembert et Colin, dans la *Campagne de 1805*, un ouvrage classique, écrivent : « L'extrême rajeunissement de la tête assure une direction vigoureuse et intelligente, en même temps que les vieux serviteurs demeurés dans les grades subalternes apporteront une perfection rare dans les détails du combat et du service en campagne, et communiqueront à l'ensemble de la troupe leur expérience et leur solidité. »

Hoffmeyer était donc un de ceux à qui la fortune avait souri, un officier dont la carrière promettait d'être rapide, au moins dans le cadre de sa division. Il quitta la division Oudinot dès sa promotion au grade de chef de bataillon, et se rendit dans le duché de Berg, pour constituer cadres et troupes d'un régiment levé par Murat. Pour qu'on lui confiât semblable mission, le commandant Hoffmeyer devait connaître parfaitement l'allemand. Il remplit sa tâche à la satisfaction de Murat, puisque celui-ci, venant d'être nommé roi de Naples, propose à notre Jurassien de le suivre pour prendre le commandement d'un régiment de ses gardes.

« Après la revue et quelques jours de repos, dans des cantonnements ravagés par l'ennemi, la division reçut l'ordre d'aller à Marien-

bourg sur la Vistule pour couvrir le siège de Dantzig ; à ce moment, je fus promu au grade de chef de bataillon sur la demande du prince Murat qui avait besoin d'officiers supérieurs parlant la langue allemande pour organiser et commander les troupes qu'il levait dans son grand-duché de Berg. Lorsqu'en échange de ce pays, il reçut le royaume de Naples, l'empereur Napoléon qui avait agrandi ce grand-duché en reprit possession pour la France et fit procéder à une nouvelle organisation de ses troupes, par suite de laquelle je fus nommé par décret impérial du 1^{er} novembre 1808 major commandant l'un des trois régiments dont fut composée la brigade d'infanterie, ayant comme commandant supérieur un colonel brigadier qui fut promu plus tard au grade de général de brigade, tout en restant chef du corps. En partant pour Naples, le roi Murat me fit proposer de l'y accompagner pour commander un régiment de ses gardes, mais je préfèrai rester au service de France. »

Hoffmeyer, indifférent au climat, à la beauté et aux beautés du Sud, préféra rester au service de France. Était-ce par patriotisme ? Était-ce parce qu'une mission d'organisation, dans le duché de Berg, convenait à sa nature ? Était-ce parce qu'il s'accommodait difficilement de l'existence qu'on menait à l'état-major de Murat ? Celui-ci, Gascon bouillant, fantasque, plein de jactance, choyait surtout les joyeux compagnons. Ancien séminariste engagé dans un régiment de chevaux-légers, il donna raison à sa grand-tante, qui aimait à lui répéter, paraît-il : « Quand tu seras curé, les oies tiendront chapitres ! » Le caractère bruyant de Murat effraya-t-il Hoffmeyer, plutôt froid et timide ? Quoi qu'il en soit, celui-ci continua d'organiser le recrutement en pays rhénan. Et le 1^{er} novembre 1808, par décret impérial, il fut nommé major, commandant le 3^e régiment (régiment d'instruction) de la brigade de Berg. Il donne à ce sujet quelques détails d'ordre administratif :

« L'on voit dans les « Mémoires » de Ste-Hélène que l'intention de l'empereur était, à la paix, d'appliquer la même organisation par brigade à toute l'infanterie française, ce qui prouverait qu'il fut satisfait de l'essai qu'il en avait fait dans le grand-duché de Berg ; en effet, cette organisation où chaque régiment de deux bataillons seulement avait sa comptabilité particulière qui rentrait dans l'ensemble à la réunion, se prêtait bien au morcellement et par conséquent aux circonstances de l'époque qui nécessitaient d'improviser une armée, tantôt au Midi, tantôt au nord de l'Empire, et de se servir pour cela des troupes les plus à portée. C'est ce qui arriva pour nous en 1809 ; car tandis que deux de nos régiments étaient en Espagne, je reçus l'ordre au mois d'avril de partir de Dusseldorf avec le 3^e régiment nouvellement reconstitué et à peine habillé, pour rejoindre la Grande armée d'Allemagne en Bavière, en remontant le Rhin jusqu'à Strasbourg. »

Le régiment Hoffmeyer aurait participé à la campagne d'Autriche si une insurrection n'eût éclaté en Westphalie. Arrêté dans sa

marche, détaché pour une mission d'ordre, le régiment de Berg se rendit au foyer de l'insurrection. Vitesse extraordinaire pour l'époque : déplacement de tout un régiment en chars à ridelles à la moyenne de vingt lieues par jour !

« A Mayence, je fus arrêté par les ordres du roi Jérôme de Westphalie, qui en sa qualité de lieutenant de l'empereur requérait le général commandant la division de diriger sur son royaume toutes les troupes disponibles pour empêcher l'éclat d'une insurrection suscitée par des agents de l'Angleterre et de l'Autriche, au nombre desquels se trouvait un officier de sa propre garde, le colonel d'Oerenberg, qui étant découvert, avait pris la fuite et qui depuis est parvenu au grade de lieutenant général au service de l'Angleterre.

On me fournit à Mayence des voitures qui furent changées à Francfort pour transporter tout le régiment, et au moyen desquelles je pus faire vingt lieues le premier jour, et arriver le lendemain au milieu du foyer de l'insurrection qui s'éteignit d'elle-même, sans qu'il fut nécessaire de faire aucune arrestation ni de recourir à aucune mesure de rigueur par le seul effet de notre arrivée subite et de la nouvelle qui parvint en même temps de la victoire de Ratisbonne, laquelle déjouait tous les calculs des chefs, qui étaient aussi ceux de la célèbre association allemande connue sous le nom de « Tugendbund », lien de la vertu, dirigée contre l'empereur Napoléon. Cette insurrection méditée de longue main avait des ramifications étendues et menaçait d'embrasser tout le Nord de l'Allemagne, surtout la Prusse, où elle éclata plus tard isolément, intempestivement, malgré le roi, sous le fameux major Schill, qui fut tué à Stralsund. »

Dès que l'insurrection fut réprimée, Hoffmeyer, avec son régiment, englobé dans un corps d'armée composite, formé de Hollandais, de Rhénans, de Français, de Westphaliens, sous les ordres du roi Jérôme, opéra une diversion par la Saxe vers la Bohême, tandis que la Grande armée se battait à Wagram. Dans cette campagne, Hoffmeyer se distingua et conquist sa promotion d'officier de la Légion d'honneur.

« Aussitôt qu'il fut débarrassé de cette affaire, le roi de Westphalie forma un corps d'armée composé de ses propres troupes, de quelques détachements français, de troupes hollandaises et de mon régiment, avec lequel corps dans la vue de faire une diversion favorable à la Grande armée qui était sur le Danube et préluait à la grande bataille de Wagram, il se porta à travers la Saxe par Dresde vers la Bohême où ses opérations se bornèrent à des manœuvres et à quelques escarmouches contre des corps de partisans, parmi lesquels le plus audacieux, le duc de Brunswick, le même dont il est parlé plus haut et qui fut tué à Waterloo, à la faveur des intelligences qu'il avait conservées dans son propre pays, parvint à se glisser entre nos colonnes et à atteindre les côtes de la mer du Nord vers l'embouchure du Weser où il s'embarqua avec quelques hommes pour l'Angleterre. »

Puis la vie monotone de garnison reprit Hoffmeyer, et toujours en Allemagne, dans ces places du Nord, froides, rigides, à la population hostile. De mai 1811 à février 1812, le régiment Hoffmeyer tint garnison à Stettin, sur l'Oder, à proximité de la Baltique. Dans son commentaire de l'état de service, le commandant jurassien évoque les souvenirs des fêtes militaires de là-bas ; il fait même allusion (ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites !) à une aventure galante, aventure d'amour ou d'amoureux.

« Nommé officier de la Légion d'honneur pour ma conduite pendant la campagne de 1809 qu'on vient de lire, je fus envoyé en mai 1811 avec mon régiment pour renforcer les garnisons françaises des places fortes sur l'Oder ; j'eus en partage celle de Stettin qui fut portée jusqu'à 15.000 hommes, et où je passai l'hiver de 1811 à 1812. jusqu'au mois de février. Je me rappelle avec plaisir cette brillante garnison de Stettin, qui dépassait par son nombre la population civile à laquelle le corps d'officiers donnait souvent des bals. A ce souvenir se rattache celui d'une reine de Prusse déchue, qui s'était retirée dans cette ville où elle tenait une petite cour et qui admettait volontiers les généraux de la garnison à son jeu et à ses cercles où l'on ne parlait que le français. J'y fus invité seul de mon grade par une faveur spéciale due à une circonstance qu'il ne m'appartient pas de consigner ici. Cette princesse qui se nommait Elisabeth était de la maison de Brunswick, sœur du duc tué à Iéna, en 1806, fameux par son manifeste contre la France et son entrée en Champagne en 1792, et fut première femme du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, père du roi actuel, qui s'en sépara en 1769 après avoir eu une fille qui épousa le duc d'York. Tout ceci m'est revenu à la mémoire en lisant dans un journal allemand du 25 février 1840 que cette princesse venait de mourir à Stettin à l'âge de 96 ans. »

Nos lecteurs seront étonnés d'apprendre qu'Hoffmeyer, commandant de régiment, ait été le seul officier de son grade admis dans un cercle princier. Mais si l'on se reporte à l'Empire, on découvre des passions politiques violentes qui mettent aux prises deux sociétés. Et dans les milieux aristocratiques, on méprise et on craint les soldats de Napoléon. Certains de ceux-ci, plus de la moitié, sont des parvenus, des hommes intelligents, courageux, énergiques, d'une grande promptitude d'esprit ; mais rustres, incultes, manquant d'éducation, ils choquent la conception de l'officier, seigneur mondain, arbitre des salons, comme en possédaient l'Autriche, la Prusse, la Russie, la France des émigrés. Le colonel Revol, dans *l'Histoire de l'armée française*, écrit : « Durant tout l'Empire, la France se montre détachée de ses soldats ; elle en critique sévèrement l'attitude. Beaucoup de ceux-ci donnent, en vérité, l'impression d'être de vrais brigands ; leurs rudes propos effarouchent les bourgeois ; ils aiment trop les querelles,

détroussent les villageois.» Dans ses *Mémoires*, le commandant Bugeaud note : « En ville, le militaire est peu estimé. On ne reçoit aucun de nous, pas même les officiers supérieurs. » Et ces lignes s'appliquent à l'accueil en France ! Que devait-il en être alors dans les garnisons étrangères, en Prusse, en Autriche, en Italie ? Il y a une nuance entre l'esprit de l'Empire, tel qu'il se dégage des textes, et la légende de l'Empire, créée par les poètes romantiques ! Seule, une aventure amoureuse ou un service inappréciable ont pu ouvrir à Hoffmeyer, modeste enfant d'une famille jurassienne, les portes d'un salon princier.

En février 1812, abandonnant les délices de Stettin, Hoffmeyer était nommé commandant de l'île de Rügen, dans la Baltique.

« Alors je fus envoyé dans l'île de Rügen, dépendante de la Poméranie suédoise, dans laquelle se trouvaient déjà trois bataillons français qui furent mis sous mes ordres comme commandant supérieur de l'île ; commandement dans lequel je fus remplacé au mois de mai 1812 par le général badois Guillaume de Hochberg. »

Mais l'horizon s'obscurcissait. Une tâche nouvelle appelait Hoffmeyer. Napoléon groupait la Grande armée dans l'Allemagne orientale, pour s'enfoncer vers la mystérieuse Russie. La brigade du duché de Berg était reconstituée au complet, car les régiments N^{os} 1 et 2 avaient été ramenés d'Espagne. Hoffmeyer, avec ses conscrits ayant trois ans de campagne, commandait un régiment N^o 3, solide, discipliné, formé de Rhénans sérieux, lourds, dévoués. La brigade de Berg fut englobée dans le IX^e corps, que commandait le maréchal Victor, un fat, entiché des parades et des défilés, et que ses soldats avaient baptisé, pour ce motif, Beau Soleil !

En juin, la Grande Armée, comptant 500.000 hommes et 1400 canons, franchit le Niémen. Le IX^e corps constituait l'arrière-garde et s'arrêta à Smolensk, tandis que le gros poursuivait sa marche sur Moscou. Lors de la retraite, logiquement, la mission d'arrière-garde échut au IX^e corps, qui lutta désespérément, à la Bérésina, pour permettre au gros de l'armée d'éviter l'encerclement. Hoffmeyer fait une description pathétique du combat.

« A l'ouverture de la campagne de Russie, mon régiment se réunit aux deux autres régiments de la brigade de Berg revenus d'Espagne et qui, avec la brigade badoise sous les ordres du margrave Guillaume que je viens de nommer, forma l'une des trois divisions du 9^e corps, commandé par le maréchal Victor, duc de Bellune. Après les malheurs qu'un hiver prématuré et rigoureux attira sur la Grande armée dans sa retraite de Moscou, le 9^e corps qui n'avait pas dépassé Smolensk, fut destiné à former l'arrière-garde ; arrivé à la Bérésina, il fallait en forcer le passage et protéger les ponts contre le corps de Wittgenstein qui pressait vivement le 9^e corps et avec lequel celui-ci

avait eu déjà plusieurs engagements, pour le contenir vers la haute Bérésina et l'Ulla. Les ponts sur la Bérésina furent établis le 26 novembre, malgré la défense opiniâtre du corps de Tschitschagow, qui occupait depuis plusieurs jours la rive droite et le fort de Borizow ; le 28, le corps de Wittgenstein arriva en face du 9^e corps, qui couvrait les ponts sur la rive gauche et commença sur le champ l'attaque, tandis que l'amiral Tschitschagow attaquait à la rive droite les corps qui avaient passé la rivière ; ainsi attaquée à la fois sur les deux rives, la situation de l'armée française devenait très critique ; à la rive droite où étaient l'empereur et la majeure partie de l'armée, le combat se décida promptement en notre faveur ; mais à la rive gauche il fallut des efforts sanglants et une constance héroïque inspirée par la grandeur du péril pour que le 9^e corps, réduit à moins de 10.000 hommes par la perte de la division Partounaux, prise la veille à Borizow, pût conserver sa position contre les 45.000 hommes de Wittgenstein, qui renouvelaient sans cesse leurs attaques avec des troupes fraîches, mais qui malgré leur grande supériorité numérique et l'avantage du terrain furent contenus jusqu'à la nuit en essuyant des pertes considérables. De notre côté, les nôtres furent telles que quelques milliers d'hommes seulement repassèrent le soir les ponts en armes ; mon régiment entr'autres ne formait plus qu'un peloton d'environ 150 hommes. »

La Grande Armée, qui avait franchi le Niémen, en juin 1812, avec 500.000 hommes, le repassait, en décembre, avec 24.000 seulement. Les autres avaient été victimes du froid, de la faim, des cosaques, des moujiks. Le régiment Hoffmeyer, de 2500 hommes, était tombé à 150.

Hoffmeyer s'en tira relativement bien. Il perdit un bras à la Bérésina. Il nous conte cette aventure avec un stoïcisme plus que martial.

« C'est là que je fus atteint d'un bisciaïen qui me fracassa le bras droit et en nécessita l'amputation, qui fut faite sur le champ de bataille, sous le feu toujours croissant de l'ennemi, en même temps que celle de mon général de brigade, qui eut la main droite emportée par un obus ; après l'opération, nous nous acheminâmes tous les deux, entourés de quelques officiers dévoués, vers les ponts de la Bérésina, encombrés par les non combattants qui passaient avec précipitation et parmi lesquels tombaient à tout instant des projectiles de l'ennemi, obus et boulets. Là, le danger fut plus grand pour nous que sur le champ de bataille même ; il est vrai que tant que cette foule put s'ouvrir, elle le fit avec respect pour nous livrer passage, mais au moment d'atteindre le pont, je fus jeté par la pression sur un tas de chevaux noyés, amoncelés des deux côtés du pont et au milieu desquels je me sentais enfoncé et j'allais disparaître lorsque j'en fus retiré par mes officiers qui me saisirent et me soulevèrent sur le pont. Arrivé sur la rive droite, nous y trouvâmes la calèche du général qui m'y fit monter avec lui et le chirurgien major, et dans laquelle nous fîmes route jusqu'à la montée en deça de Vilna où elle resta avec

l'artillerie et tous les bagages de l'armée, comme je l'ai dit en tête de cette notice. Après cette perte, il nous fallut marcher tantôt à pied, tantôt à cheval, jusqu'au delà de Kowno où nous rencontrâmes un Juif polonais sur un traîneau attelé d'un cheval avec qui nous fîmes marché au prix d'or pour nous conduire jusqu'à Kœnigsberg. Ce n'est que dans cette ville que je pus enfin acheter du linge pour changer la chemise, le gilet et le pantalon encore tout ensanglantés que je portais sous une pelisse, depuis la bataille de la Bérésina, où après mon amputation, un de mes adjudants trouva heureusement à acheter d'un cantinier revenant de Moscou cette pelisse qui me garantit des grands froids auxquels succombèrent tous les jours tant d'hommes robustes et la veille bien portants. »

Pour résister à semblables épreuves, il fallait une santé inaltérable. De la Bérésina à Kœnigsberg, il y a 550 kilomètres, soit un minimum de cinq étapes. Cinq jours de voyage, sans changer de linge, cinq jours, avec un membre amputé, sans aucun désinfectant ! Au contact de la civilisation, Hoffmeyer recouvra rapidement la santé. Mais, dans le courant de l'été, conséquence probable des épreuves et des privations qu'il avait endurées, il contracta la fièvre typhoïde.

« L'ensemble de la retraite de l'armée française est connu par plusieurs ouvrages qui en ont mis au jour toutes les calamités ; ceux qui ont lu ces ouvrages et ceux qui, acteurs dans ces scènes déchirantes, ont eu peine à en supporter le poids avec un corps sain apprécieront la position de deux amputés voguant avec une multitude souvent attaquée par les cosaques !... Toutefois, il paraîtrait que ni le froid ni la faim, ni la privation de repos et la nécessité de faire route soit en voiture, soit à pied ou à cheval, pour ne pas rester prisonniers, ce qui équivalait à la mort, ne furent contraires à la guérison de nos blessures ; car à notre arrivée à Dusseldorf, le 28 janvier 1813, la mienne se trouva fermée et parfaitement cicatrisée, grâce à l'habileté de notre chirurgien major, qui avait fait l'amputation, et qui nous donna ses soins avec un dévouement que je n'oublierai jamais ; mais dans le courant de l'été, je fus atteint de la fièvre typhoïde qui m'avait épargné jusque là, après l'heureuse issue de laquelle je fus prendre les eaux de Luxueil, qui me rendirent toute ma santé. »

Hoffmeyer, amputé, ne pouvait plus songer à combattre. Au moment de l'invasion, en décembre 1813, il fut nommé au commandement de la place du Havre. Puis ce fut la chute de l'Empire, le licenciement, la mise à la retraite...

« A la fin de l'année 1813, au moment de l'invasion de la France, j'allai offrir mes services au ministre de la guerre, qui m'envoya prendre le commandement de la place du Havre à la place d'un vieil officier, colonel de cavalerie de l'ancien régime qui y était depuis vingt ans. J'y restai jusqu'au 2 mai 1814, où je fus remplacé par le même

officier que la chute de l'Empire avait remis en faveur et sur ma demande, je fus incorporé dans le 4^e régiment de ligne en garnison à Nancy, pour recevoir ma retraite, qui me fut accordée par décision du 24 décembre 1814, sous le ministère du maréchal Soult, et fixée au maximum du grade de colonel, dont je remplissais les fonctions comme commandant de régiment, depuis le 1^{er} novembre 1808¹⁾. »

Agé de 36 ans, vieilli, infirme, mais couvert de grades et de décorations, le colonel Hoffmeyer rentra dans son cher village de Bassecourt, après une absence de 17 ans. Comme des centaines d'autres grognards, comme des dizaines de fonctionnaires de l'Empire, il devenait Bernois par les effets du Congrès de Vienne. Mais la République aristocratique, aux mains des partisans de la Restauration, se méfiait de ces anciens soldats du Consulat et de l'Empire, qu'elle croyait gangrenés, victimes des dogmes de 1789. Elle ne leur confia aucun mandat. De 1815 à 1830, Hoffmeyer vécut sur les rives de la Sorne, menant l'existence d'un ancien soldat, partageant ses heures entre sa bibliothèque et ses laitues. Vie de sage, aimant à courir par monts et vaux, à une allure restée légendaire chez les vieux bourgeois de Delémont. Il fallut un nouvel événement pour que le colonel de la Grande armée donnât toute la capacité de son énergie, de son patriotisme, de son bon sens indéfectible.

II. Période bernoise et suisse

La révolution de 1830, qui instaura le régime démocratique, favorisa la carrière politique d'Hoffmeyer. Celui-ci prit une part active à l'avènement du libéralisme. Et les pétitions de décembre 1830, exprimant à Leurs Excellences les doléances du bailliage de Delémont, portent son empreinte ; elles sont les seules du Jura qui passent au crible de la critique l'organisation militaire de 1817. Dans sa période de retraite, Hoffmeyer, à loisir, put méditer sur les faiblesses des milices cantonales, sur leur manque d'instruction et de discipline, sur l'état défectueux des armements, sur la formation hâtive et superficielle des cadres. Il est naturel que le nouveau régime ait fait appel à sa collaboration, d'autant plus que, libéral fervent et militant, il avait souffert de l'ostracisme de Leurs Excellences.

En octobre 1831, le Grand Conseil l'appela à siéger dans son sein ; il était un des quarante citoyens choisis par l'assemblée législative. Ses fonctions devaient durer jusqu'en 1835 ; mais en

¹⁾ Ici se terminent les commentaires de l'état de service, que nous avons donné in extenso.

1833 déjà, las de la politique, le colonel Hoffmeyer donna sa démission, et se confina dans une activité strictement militaire. En février 1832, le Grand Conseil le nomma membre du département militaire. Il est désigné au protocole comme colonel, bien qu'il n'ait jamais reçu de brevet d'officier bernois. On doit donc admettre que le gouvernement de 1830 reconnut sans difficulté le grade obtenu au service de la France.

En mai 1832, le traitement des curés non assermentés ayant été suspendu, les habitants de Vendlincourt refusèrent de payer l'impôt et se livrèrent à de graves voies de fait envers trois familles de non bourgeois. Le gouvernement, craignant que l'exemple ne fût imité, prit aussitôt des mesures énergiques. Trois compagnies du 7^e bataillon (Seeland) furent levées le 1^{er} juin et acheminées vers Porrentruy, tandis que les trois autres compagnies du même bataillon (Jura sud) furent mises de piquet. Le colonel Hoffmeyer fut nommé commissaire extraordinaire du gouvernement, muni de pouvoirs très étendus. On lui octroya une rémunération journalière de six francs. Il accepta la délicate mission qu'on lui confiait, se mit immédiatement en rapport avec les troupes encore en marche et se rendit à Porrentruy. Avant même que les soldats fussent arrivés à Vendlincourt, des délégués de cette commune vinrent offrir au colonel leur entière soumission. Le village, néanmoins, subit une courte occupation militaire. Hoffmeyer s'interposa et obtint que Vendlincourt ne payât que les frais d'entretien de la troupe. La grosse somme, c'est-à-dire les frais généraux de l'expédition, échut à l'Etat. Agissant en psychologue, il avait puni la commune sans l'écraser ni la meurtrir. Le 11 juin déjà, il adressait au Conseil exécutif son rapport de commissaire et la note de ses frais. Ceux-ci s'élevaient à fr. 166.55, y compris le traitement du secrétaire du colonel. M. Schaffter. Emu d'un tel désintéressement, le gouvernement remit au colonel une médaille d'or de quatre louis, en témoignage de gratitude.

Au commencement du mois d'août 1832, la République de Berne proposa à la Diète de nommer Hoffmeyer colonel fédéral, en « considération de son savoir et de ses mérites militaires ». L'ancien soldat de l'Empire répondit sans empressement aux honneurs qu'on lui offrait. Il demanda qu'on l'affranchît de cette fonction, assurant que la perte de son bras l'empêcherait de monter à cheval. Le gouvernement, maintenant sa proposition, se déclara incompétent pour accepter ce refus, ce que pouvait faire uniquement la Diète fédérale. Et pour tranquilliser le solitaire de Bassecourt, il lui certifia qu'on l'emploierait plutôt dans un Conseil de guerre qu'en service actif. Invité à venir prêter le serment d'usage à Berne, le 1^{er} septembre, Hoffmeyer s'abstint. Ce n'est

que vers la mi-novembre qu'il se rendit à cet effet devant le préfet de Delémont.

Le colonel Hoffmeyer fit partie de l'état-major fédéral de 1833 à 1839. En 1834, il fut élu dans la commission de surveillance des milices cantonales, l'« Eidgenössische Militäraufsichtsbehörde ».

Au moment où il entra à l'état-major fédéral, Hoffmeyer était investi aussi d'une nouvelle fonction. Par suite de la malignité des temps, le gouvernement bernois, pour parer à toutes éventualités, institua sept commandants extraordinaires de troupes, à la tête chacun d'un territoire. En cas de danger imminent, ces officiers devaient prendre toutes mesures utiles, de leur propre initiative, mais de concert avec les préfets. Hoffmeyer, qui s'était signalé dans l'affaire de Vendlincourt, fut nommé commandant extraordinaire du Jura.

Et dès ce moment, les missions succèdent aux missions. Le colonel Hoffmeyer est sans conteste l'officier le plus écouté du canton et maints indices laissent supposer qu'en cas de danger grave, la République de Berne n'hésiterait pas à lui confier le commandement de ses milices.

Un certain nombre d'ecclésiastiques du Jura nord avaient d'abord refusé de prêter le serment au gouvernement issu de la Révolution de 1830. Ce fut même l'origine de l'affaire de Vendlincourt. Grâce à l'entremise de l'évêque de Bâle, les prêtres récalcitrants se soumirent et vinrent prêter serment le 19 septembre 1832, en l'église de Delémont. Le colonel Hoffmeyer, commissaire du gouvernement, présida la cérémonie, reçut les solennelles promesses et annonça aux prêtres que, le conflit étant terminé, ils recevraient leur traitement, suspendu depuis le refus de la prestation, sans déduction aucune.

A la fin de novembre 1832, une partie de l'armée fédérale, la 1^{re} division d'observation, fut envoyée au Tessin, avec quartier général à Lugano. Le colonel Risold, président de la Cour suprême cantonale, devait en prendre le commandement ; mais comme il était fort occupé, à ce moment-là, par la fameuse affaire de la conjuration de l'Hôtel d'Erlach (tentative d'insurrection aristocratique), on l'en dispensa, et Hoffmeyer fut chargé, par le Vorort, de prendre le commandement de la 1^{re} division. Le colonel, insistant sur l'état précaire de sa santé, refusa. Le gouvernement bernois intervint en sa faveur, démontra que, privé de son bras droit par un coup de feu, cet officier devait se ménager, surtout pendant la saison froide ; Hoffmeyer n'avait pu assister récemment aux séances du Grand Conseil, sa blessure s'étant rouverte. Il fallait plutôt lui trouver un emploi au sein d'un Conseil de guerre.

C'était d'ailleurs à cette intention qu'il avait été proposé à la Diète comme colonel fédéral. Le Vorort se rangea à l'opinion de Berne, mais exigea que Risold répondît à l'appel.

En janvier 1833, des troubles éclatèrent à Delémont, conséquence des élections communales. Hoffmeyer fut nommé commissaire, et reçut ordres et pleins pouvoirs par le moyen extra rapide des stations de gendarmerie. Le colonel, dans une proclamation très digne, commença par tranquilliser les esprits :

« Aux habitans de la ville de Delémont.

Le Conseil exécutif, informé des désordres qui ont troublé les élections communales et bourgeoises qui ont eu lieu dernièrement dans votre ville, *et qui ont éloigné les habitans les plus paisibles*, a ordonné qu'une enquête fût faite par le préfet, pour constater ces désordres, et prononcer sur la validité de ces élections, et m'a chargé du maintien de la tranquillité publique.

Je remplis le devoir qui m'est imposé dans cette circonstance avec la sollicitude que vous devez attendre de l'attachement sincère qui me lie depuis si longtemps à votre ville et à ses honorables habitans.

Empressez-vous, de votre côté, de donner à l'autorité tous les renseignements qu'elle vous demandera pour la mettre en état de prendre une décision équitable et propre à ramener la tranquillité au sein d'une ville toujours si renommée par la loyauté de ses habitans et surtout leur esprit d'ordre et de paix.

Séparez-vous de ce petit nombre d'agitateurs qui se couvrent d'une honte ineffaçable, et abandonnez-les à la juste vindicte des lois, dont l'action va s'exercer avec la plus grande vigueur contre tous les perturbateurs.

Rassurez-vous sur l'avenir, et croyez qu'en quelles mains que tombe le pouvoir municipal, vous n'aurez plus à craindre *l'arbitraire*, dont le souvenir peut-être n'est pas étranger à l'irritation déplorable qui s'est emparée de vous, et qui, si elle devait durer plus longtemps, finirait par altérer ces mœurs douces qui vous ont toujours si honorablement distingués.

Delémont, le 9 janvier 1833.

Le commissaire du gouvernement,
HOFFMEYER, colonel. »

Hoffmeyer fit fermer immédiatement l'auberge de la Croix blanche, foyer de l'agitation, expulsa un sous-officier des troupes napolitaines, grand meneur, et mit à pied un receveur de l'enregistrement, qu'il remplaça par son secrétaire dévoué, Schaffter. Les esprits s'apaisaient. Le 11 janvier, subitement, le colonel

donna sa démission de commissaire, parce que son état de santé ne lui permettait pas de sortir, et surtout parce qu'il n'était pas de même avis que le préfet Bornèque concernant la source des troubles. Cette décision consterna le gouvernement, qui en appela au patriotisme du colonel et vanta ses mérites et ses talents. On lui accorda un secrétaire et un aide de camp, sans qu'il les demandât ! M. Ganguillet, membre du Conseil exécutif, fut même délégué à Delémont, pour convaincre le colonel. Celui-ci resta à son poste et fit si bien que, le 31 janvier, il put annoncer aux Conseils de la République que l'ordre et la sûreté étaient rétablis à Delémont. Le 2 février, le gouvernement le licencia, en le couvrant d'éloges et de remerciements.

Maints fugitifs polonais cherchèrent un asile en Suisse, au printemps 1833. Hoffmeyer, commandant militaire du Jura, s'occupa de les répartir dans les différents districts. Il le fit spontanément, en romantique, en vieux soldat, épris de l'idéal de la Révolution, ami de la Pologne qu'il avait appris à connaître dans les mauvais jours de 1807 et de 1812.

Au début de juin, las de la politique, souffrant toujours de la blessure de la Bérésina, Hoffmeyer donna sa démission de membre du Grand Conseil et du département militaire cantonal. A Berne, son départ fut regretté, car les milieux militaires avaient apprécié ses connaissances, bien que son caractère pénible, ombrageux, autoritaire, lui ait attiré des ennemis irréconciliables.

Le conflit entre Bâle-Ville et Bâle-Campagne obligea la Confédération à prendre des mesures sévères. De son initiative, le 5 août 1833, Hoffmeyer mobilisa le 8^e bataillon (Jura nord), qu'il mit à la disposition de l'autorité fédérale. Un contingent de troupes fédérales étant entré à Bâle le 13 août, le 8^e bataillon fut licencié.

Les événements qui s'étaient succédé depuis 1830 avaient démontré la faiblesse de l'organisation militaire fédérale, faiblesse due avant tout aux liens lâches qui unissaient les cantons. Le Grand Conseil bernois décida de nommer une commission spéciale chargée d'étudier un projet de réorganisation des milices cantonales. Le colonel Hoffmeyer fut appelé à présider cette commission, dont faisaient partie les colonels Lutstorf, Kohler, Knechtenhofer, le député Clias, et les colonels fédéraux Guillaume-Henri Dufour, de Genève, Rotten, de Rarogne, et Guerry, de Lausanne.

Dans sa solitude de Bassecourt, l'ancien soldat travailla ferme, au point que le 7 octobre déjà, il remettait au gouvernement un mémoire sur la réorganisation des troupes bernoises, mémoire qui fut publié en plusieurs exemplaires et valut à son

auteur une attaque violente, dans un journal bernois. Hoffmeyer, prenant la chose au tragique, se désista de ses fonctions de président, en alléguant en termes acerbes que le journal qui l'attaquait était le porte-voix du gouvernement. C'en était trop ! Le Conseil exécutif, las d'enregistrer des démissions continuelles du fougueux colonel, le laissa disparaître de la scène militaire.

Après une inactivité de plus de deux ans, Hoffmeyer réapparut dans la politique en 1836. Le 6 mai, le Conseil exécutif le nomma préfet de Delémont. Le colonel répondit qu'il était toujours prêt à se mettre à la disposition de la patrie en cas de péril ; mais, par suite de l'état précaire de sa santé, bien qu'il eût aimé pouvoir accepter, il renonçait à l'honneur qu'on lui faisait, et se permettait de recommander chaleureusement la candidature de son ami, le lieutenant-colonel Quiquerez. « Les difficultés, du reste, écrivait-il, ne peuvent plus être bien grandes, puisque l'opinion publique, dans le Jura catholique, a changé sa tenue, hostile autrefois envers le gouvernement. »

Le 27 mai, par une nouvelle missive, conçue en termes très affables, le Conseil exécutif pria Hoffmeyer d'accepter les fonctions de préfet. Le colonel ne s'y refusa pas. Mais un an après à peine, en septembre 1837, il se désistait de son mandat. Et dès ce moment, Hoffmeyer rentra dans l'ombre. En novembre 1839, il obtint encore un grand succès politique. Il fut élu député au Grand Conseil dans les deux districts de Porrentruy et de Delémont à la fois ; appelé à choisir, il opta pour ce dernier district. Cependant, son nom ne figure pas sur la liste de l'annuaire officiel de 1840. Il est possible qu'il ait démissionné avant l'ouverture, victime d'un de ces accès de misanthropie dont il était coutumier ; à moins que les électeurs ne l'aient pas réélu, les élections de 1839 ayant été annulées.

Hoffmeyer soutint un long procès contre la commune de Delémont. Célibataire original, capricieux, le colonel résidait à Bassecourt. Mais il avait un pied à terre à Delémont, dans la maison qui abrita longtemps l'imprimerie Grobéty et Membrez. Ce considérant, la commune de Delémont exigea de lui le paiement de l'impôt des habitants (Einsassengeld), dont étaient frappés partout les non bourgeois. Le colonel porta plainte au préfet, qui décida en sa faveur. Le conseil de bourgeoisie recourut au gouvernement, qui annula, le 1^{er} novembre 1839, le jugement préfectoral, étant donné qu'Hoffmeyer était bel et bien domicilié (*haushäblich niedergelassen*) à Delémont. Le vieux soldat, dans sa solitude, rongea péniblement son frein, et batailla contre le gouvernement et la commune. Croyant être dans son droit, il refusa de se soumettre au jugement de Berne, qui contenait,

affirmait-il, des erreurs formelles. (Hoffmeyer avait raison, en effet, et le document dut être rédigé à nouveau.) Quatre ans après l'ouverture du procès, en juin 1843, il en appela au Grand Conseil, pour raisons matérielles. Neuf mois plus tard, le parlement cantonal, tranchant le cas, déclara qu'il n'était pas une troisième juridiction en affaires administratives ; il admettait bien que le Conseil exécutif n'avait pas examiné suffisamment la cause, mais la plainte ne portant pas sur « la forme », il se déclara incompétent.

Le vieux colonel ne l'entendit pas ainsi : en novembre 1845, il adressa une nouvelle plainte au Grand Conseil, toujours pour la même cause, plainte s'attaquant à « la forme », cette forme si chère déjà à Brid'oison. Le Grand Conseil, constatant qu'Hoffmeyer lui-même avait commis maintes erreurs et omissions, refusa d'entrer en matière.

L'ancien héros des armées de l'Empire s'éteignit à Delémont, après de longues souffrances, le 12 novembre 1853. Caractère altier, autoritaire, n'admettant pas qu'on le contredit, doué d'une volonté inflexible et d'une puissance de travail peu commune, Hoffmeyer était craint et estimé à la fois. De témoignages verbaux, il ressort que ce grand vieillard, aux traits accusés, droit et élancé comme un peuplier, surveillait minutieusement l'exploitation de son domaine. Il n'élevait pas le ton, ne criait ni ne jurait, mais se contentait, à distance, de regarder fixement son équipe de journaliers ou de parents ; et ceux-ci, harcelés par ce regard métallique, un vrai regard de chef, de dire : « Attention, le colonel ! »

Son testament olographe, modifié à trois reprises, débute par cette déclaration sublime, où se révèle à la fois la virilité et la foi du soldat : « En m'occupant de mon testament, ma première pensée s'adresse à Dieu tout puissant, qui m'a créé et au sein duquel j'aspire à rentrer après une longue vie remplie de traverses et de tribulations. C'est confiant dans sa bonté infinie et dans sa justice rémunératrice que je dépose ici mes dernières volontés, telles qu'elles me sont inspirées par ma conscience qui a été le guide de toute ma vie... »

Hoffmeyer distribua de nombreux legs : à son frère Georges, il donna sa maison, sise sur la Croix, avec toutes ses dépendances et meubles, et quatre journaux de terre qui l'entourent, sous la condition qu'il n'en fasse jamais une auberge ou cabaret, car la profession de cultivateur est l'état le plus heureux, lorsqu'il est exercé avec intelligence. A sa sœur Marguerite, il légua sa maison du village, avec le jardin et le verger attenants. A sa sœur Anne-Marie, une obligation de 125 louis, avec les intérêts.

A son frère François, 50 louis et sa part personnelle lui revenant dans la maison paternelle. En outre, il répartit entre ses frères et sœurs, une vingtaine de champs qu'il possédait sur le territoire de Bassecourt. A divers filleuls, il distribua 5 louis et légua à ses voisins l'argent qu'il leur avait prêté !

Et voici ses dispositions dernières : « Je donne à mon frère Georges mon portrait en miniature, ma petite épée de salon et ma décoration d'officier de la Légion d'honneur, à l'effigie de Napoléon, que j'ai conservée soigneusement, mes épaulettes de colonel et mes boucles plaquées d'or ; quant à ma grande épée d'ordonnance que j'ai portée dans les combats et dans les batailles mémorables auxquels j'ai assisté, elle sera déposée à mon côté dans mon cercueil.

» Je désire que mes funérailles se fassent de la manière la plus simple, avec les cérémonies habituelles de l'Eglise catholique, mais sans aucune des cérémonies militaires d'usage pour mon grade, lesquelles sont d'ailleurs impraticables dans mon village, car si je viens à mourir à Delémont, je veux néanmoins être enterré à Bassecourt, à côté de mes parents.

» Une simple pierre tumulaire, qui portera mon nom et mon grade, avec la date de ma naissance et de mon décès, recouvrira ma fosse. »

Une tombe banale, en grès rouge, portant sur une de ses faces un glaive, et sur l'autre un ange gardien, s'élève dans le cimetière de Bassecourt. On y lit l'inscription suivante :

ICI REPOSE

JEAN-BAPTISTE HOFFMEYER

COLONEL AU SERVICE DE FRANCE EN RETRAITE
OFFICIER DE L'ORDRE IMPÉRIAL DE LA LÉGION D'HONNEUR
NÉ A BASSECOURT, LE 2 SEPTEMBRE 1775
DÉCÉDÉ A DELÉMONT, LE 12 NOVEMBRE 1853
ET INHUMÉ LE 16 MÊME MOIS DANS LE CIMETIÈRE DE SA PAROISSE.
IL ÉTAIT AGÉ DE 78 ANS.

R. I. P.

Hoffmeyer, le colonel manchot, le compagnon des Voirol et des Comman, qui, plus heureux que lui, purent continuer leur carrière militaire et conquérir, sous la Restauration et la monarchie de Juillet, la couronne de général, dort à l'ombre du clocher de son village natal. Bel exemple d'énergie et de virilité.....

F I N